L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 NOVEMBRE 1855.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.,
ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE, E. DUPUCH,
E. DUVERGER, S. HARBY.

Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 26 NOVEMBRE.

Les bureaux et les ateliers de l'ABEILLE ont de nouveau été transférés à l'ancien local du journal, rue de Chartres, No 83.

ABONNÉS À LA SEMAINE.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 25 cents pour les six numéros. Il se présente tous les jours dans nos bureaux des personnes qui désirent s'abonner pour un ou deux mois comme on leur ouvrant [illegible] pour une aussi courte [illegible] nous avons résolu de tout [illegible] nos porteurs à nous re[illegible]. C'est donc à ces derniers que les abonnés à la semaine devront payer le montant [illegible] hebdomadaire.

LES AMÉRICAINS AU NICARAGUA.

[illegible] politique américaine semble appelée [illegible] les nationalités voisines. [illegible] déclaration de l'indépendance [illegible] provinces situées sur l'At[illegible] s'est accrue peu après de tous [illegible] Mississipi et elle s'é[illegible] jusque sur les bords du Pacifique [illegible] de la Louisiane et de la Floride [illegible] France et l'Espagne, a succédé [illegible] du Texas, du Nouveau Mexique, [illegible] Californie et d'une partie de la Sonora.

[illegible]

Dépêches Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Marché de New-York.

24 novembre au soir.—[illegible] le coton a été calme aujourd'hui, et il ne s'est vendu que 500 balles. La farine est sans animation—ventes à $ 9 67 les marques "State"; $ 9 94 [illegible] à 10 le Sud; le blé [illegible]—ventes de qualité [illegible] $ 2 27 et de rouge à $ 2 12. Le maïs est [illegible]—ventes aujourd'hui à $ 1 et 1,2.

Arrivée du Canada à Boston.

Boston, 24 novembre.—Ce steamer est entré aujourd'hui, venant d'Halifax. Voici ce que nous avons puisé dans les journaux qu'il a apportés.

Les consolidés anglais se sont élevés à une hausse d'un penny, attendu que le dividende semi-annuel serait déclaré sous peu.

Le gouvernement anglais a prohibé l'exportation du salpêtre, des Indes orientales, excepté pour les navires allant à Liverpool ou à Londres; il a aussi donné ordre aux navires qui prennent, dans les ports anglais, du salpêtre ou nitrate de soude, d'avoir à décharger cette cargaison.

Les pertes éprouvées sur les côtes d'Angleterre, dans le dernier coup de vent sont évaluées à plus de deux millions et demi de piastres.

L'affaire du Pont de Wheeling.

La Cour Suprême de la Virginie a donné sa décision en faveur de la Compagnie du chemin de fer de Baltimore et Ohio, dans l'injonction prise par les autorités du pont de Wheeling.

CALIFORNIE.

Arrivée du Daniel Webster.

Le steamer *Daniel Webster*, arrivé samedi dans notre port, nous a apporté des journaux de San Francisco jusqu'au 6 courant. Ils signalent une décroissance dans les affaires et une langueur générale dans toutes les branches de l'industrie. Les prix de la place avaient fléchi et l'argent était rare.

Les Indiens causent de grandes inquiétudes aux Américains dans le voisinage du fort Yuma. On craint qu'ils ne redeviennent hostiles.

Les goëlettes américaines *Ewing* et *Humboldt* étaient, aux dernières dates, mouillées à San Pedro: on sait que ces bâtimens font le relevé des côtes du Pacifique.

Un incendie a causé dernièrement de grands désastres dans le comté de Marin.

Un grand nombre de Californiens sont partis de San Francisco pour aller rejoindre au Nicaragua le général Walker dont la subite fortune paraît avoir tourné toutes les têtes sur les côtes occidentales de l'Amérique.

Un violent orage a éclaté récemment sur la ville de San Francisco et a fort endommagé les wharves. Quelques uns des navires mouillés dans le port ont essuyé des avaries.

La distillerie de MM. Herchfield et Barnett, à San Francisco a été dévorée par les flammes le 2 de ce mois, à la suite d'une explosion. Deux des employés ont été tués et dix autres blessés. Au nombre de ces derniers se trouvent MM. Herchfield et Barnott.

L'or abonde, dit le *Star* de *Los Angeles*, dans les districts montagneux de San Bernardino.

Toutes les villes situées dans l'intérieur de la Californie s'accroissent et s'améliorent rapidement.

Quatre voleurs de chevaux, surpris en flagrant délit, ont été pendus par la population à Hill's Ferry, dans le comté de San Joaquin.

On a appris à San Francisco que le steamer anglais *Baracouta* était entré dans le port d'Ayan, petite ville russe, et s'en était emparé. Ce poste avait été déserté par les habitans.

MEXIQUE.

ARRIVÉE DE L'ORIZABA.

Le steamer *Orizaba*, capitaine T. Forbes, est entré hier dans notre port, venant de Veracruz qu'il a quitté le 22 de ce mois. L'Orizaba avait six passagers de chambre; MM. P. Gadsden, ministre des Etats-Unis à Mexico, H. Mendoza, Charles Dubler, le général Tavera, M. Gordam, T. Dubler, et dix passagers d'entrepont.

Nous avons reçu par cet arrivage notre correspondance mexicaine que l'on trouvera plus loin, ainsi que des journaux de Mexico jusqu'au 19 novembre.

Les Français, les Anglais et les Sardes résidant à Mexico ont célébré avec une pompe extraordinaire le triomphe des armes alliées en Crimée. "Depuis bien longtemps, dit le *Trait d'Union*, la capitale du Mexique n'avait présenté pareil coup-d'œil, et nous osons presque affirmer que nulle part hors d'Europe, la chute de Sébastopol n'a été célébrée avec autant d'enthousiasme et de solennité qu'à Mexico." On lit dans ce journal:

"Dès la matinée du samedi, 10 novembre, les préparatifs ont commencé pour les illuminations du soir; on plaçait les transparents; on disposait les verres aux trois couleurs; on arborait et on accouplait les drapeaux; ces préparatifs, seuls, donnaient déjà à la ville une animation inaccoutumée: à la nuit, les rues ont commencé à s'allumer: une heure après, elles étaient en feu, et brillaient de toutes les couleurs. Il est vraiment impossible de se rendre compte, sans l'avoir vu, de l'effet magique produit par ces cordons lumineux aux nuances éclatantes, se mélangeant aux drapeaux des puissances alliées, et formant soit des lignes régulières et architecturales, soit des dessins fantastiques et allégoriques, soit des inscriptions qui se lisaient en feu le nom de Sébastopol, ceux des principales victoires de Crimée et ceux des généraux qui les ont remportées. Les transparents, nombreux et généralement de bon goût, ne constituaient certes pas la partie la moins curieuse de la manifestation; ils respiraient, avant tout, la plus touchante fraternité entre les diverses puissances alliées.

"Le feu d'artifices tiré au coin des rues de l'Angel et de las Capuchinas avait attiré près de 10,000 spectateurs et a dépassé par son éclat, l'attente générale: au bruit des fusées se mêlaient des airs patriotiques joués par plusieurs musiques militaires.

"Les maisons illuminées le samedi soir se sont décorées le dimanche matin; après l'effet de nuit, l'effet de jour; les bannières, les inscriptions, ont été augmentées et modifiées, et le coup d'œil, bien que différent, ne le cédait en rien, dans son genre, à celui de la veille.

"L'Alameda, promenade de la ville qui compte environ six cents mètres de long sur trois cents mètres de large, avait été splendidement disposée pour la fête. Le banquet devait avoir lieu dans le rond-point du centre autour de la fontaine; pour la commodité des convives, une tente couvrait en entier les tables; ces tables, placées en rayons étaient au nombre de 18; celle d'honneur, en fer à cheval, comprenait 80 couverts, et chacune des autres, de 40 couverts. Tout le rond-point était orné pour la circonstance; des trophées militaires, les couleurs alliées se mêlant à celles du Mexique, des fleurs en abondance, de riches draperies, des inscriptions portant les noms des victoires et des généraux de Crimée et devant se convertir en transparents au moment des illuminations, en faisaient une sorte de salon splendide de l'effet le plus éblouissant.

"L'heure du banquet était fixée à trois heures et demie; à quatre heures seulement, on s'est mis à table.

"M. le ministre de France présidait; en face de lui se trouvait, à la table d'honneur, M. le ministre de la Grande Bretagne; à leur côtés, MM. Arrioja, ministre des relations; Pavor, président de la Cour Suprême de Justice; Comonfort, ministre de la guerre; Truqui, secrétaire de la mission sarde, remplaçant M. l'envoyé extraordinaire de Sardaigne; Prieto, ministre des finances et Juarez, ministre de la justice. Venant ensuite M. le général Garcia Conde, gouverneur et commandant-général du district; MM. les consuls de France et d'Angleterre; MM. les *oficiales mayores* des différents ministères, MM. les membres de l'ayuntamiento, la presse, la commission du banquet, etc. etc.

"Chacune des autres tables avait son président et son vice-président, spécialement chargés du maintien de l'ordre.

"Plus de sept cents personnes occupaient les tables.

"A Tacubaya, samedi soir, les principaux résidens étrangers, M. le ministre anglais, à leur tête, avaient illuminé; la maison Escandon présentait, dit-on, un coup d'œil admirable; dimanche soir, on y a tiré un feu d'artifice."

Nous lisons dans le *Trait d'Union*:

ENTRÉE DU PRÉSIDENT ALVAREZ A MEXICO.—M. le général Alvarez a fait, le 15 novembre, son entrée dans la capitale. Il s'était fait précéder de la proclamation suivante:

"Mexicains—En entrant dans la capitale de la république, je crois de mon devoir de vous adresser la parole, non pour vous rendre compte de ma conduite, car elle est patente pour la nation et pour le monde entier, mais bien pour vous faire part de mes espérances.

"Une révolution glorieuse s'est consommée; la tyrannie est tombée; le despotisme a disparu pour toujours; les principes qu'ont conquis nos pères en onze années de lutte glorieuse et laborieuse et que le dictateur nous avait enlevés, ont été reconquis.

"Concitoyens,—Je vous apporte la liberté et la paix. Des biens aussi précieux ne sont chers à aucun prix. C'est à vous de les conserver: l'union est l'unique moyen d'affermir la paix. Nous entrons ensemble dans le chemin de la liberté et du progrès, et nous devons continuer unis, sans prendre en considération si les uns avancent davantage ou si les autres avancent moins.

"Compatriotes,—Le gouvernement ne reconnaît d'autres ennemis que les traîtres à l'indépendance et les fauteurs du despotisme.

"Pour ma part, je n'ai d'aspirations d'aucun genre: faire cheminer la nation, la laisser en marche dans le sentier glorieux tracé par la révolution, et me retirer aussitôt pour soigner mes intérêts compromis et pour passer avec tranquillité le peu de jours qui restent à mon existence épuisée, tel est mon unique désir. Vous devez, par conséquent croire à la sincérité de mes paroles.

"J'ai levé une bannière: "République populaire représentative!" Unis autour de cette bannière, aidez-moi à appliquer ce programme et comptez sur la sincérité de votre concitoyen et ami—JUAN ALVAREZ."

A quatre heures du soir, M. le président intérimaire arrivait, par la Piedad, à la garita [illegible]; là il fut accueilli par une première salve d'artillerie; la voix du canon, le bruit des cloches et les acclamations du peuple ont suivi M. le général Alvarez jusqu'à son entrée dans le palais.

Soit fatigue, soit émotion, l'une et l'autre probablement, M. le général Alvarez ne put soutenir son arrivée au Palais, recevoir les félicitations officielles. Peu après, cependant, il sortit pour se rendre à la Cathédrale, où un *Te Deum* fut célébré. En sortant du palais et en y rentrant, M. le président retrouva les mêmes [illegible] et le peuple qui l'avait [illegible] déjà; l'ayuntamiento, quelques [illegible] des communautés religieuses, les [illegible] magistrats de la cour suprême [illegible] et quelques généraux [illegible] rencontre et ont [illegible] M. le général Alvarez [illegible]

présidentielle et la ceinture de général de division, était dans une voiture fermée.

Pour rendre tout conflit impossible, la garnison qui se trouvait dans la capitale en avait été retirée la veille au soir et le matin même. Une partie a été dirigée sur Tacubaya où l'on a formé un canton militaire composé du bataillon de Guias, du troisième léger, de l'actif d'Oajaca, de l'actif de Léon et de l'escadron de cavalerie commandé par M. le colonel Augustin d'Iturbide. Ce canton est sous les ordres de M. le général Ghilardi qui a pour second M. le colonel J. Alteaga.

Un autre canton militaire, fort de 4,500 hommes, va se former également à Lagos, sous les ordres de M. le général Zuloaga.

Enfin, le reste de l'ancienne garnison de Mexico se rendra à Jalapa, aussitôt que certaines formalités nécessaires auront été remplies près du gouvernement local de l'Etat de Vera-Cruz.

La place laissée vacante par le départ de la garnison a été prise par la section Villalva et par M. le général Villarcal, à la tête de 1,200 hommes de l'armée restauratrice de la liberté; ces forces se composent des bataillons de Bravos, d'Oajaca et de Chilapa; ce sont des hommes du Sud, habitués aux chaleurs tropicales et que la froid de la capitale, assez vif depuis quelques jours, semble n'accommoder que très médiocrement. On les avait, cependant, par une sage précaution, vêtus de sarapes épaisses pour les garantir de la sévérité de la température; mais il était facile de voir qu'ils étaient mal à l'aise sous leurs vêtemens, et nous serions bien surpris que les splendeurs de la capitale leur fassent oublier leurs montagnes.

Quant aux officiers, moins bien partagés que leurs soldats, à peine chaussés, à peine vêtus, armés de bric et de brac, leur physionomie et leur tenue laissaient facilement supposer les souffrances et les privations qu'a dû supporter l'armée révolutionnaire dans sa lutte prolongée contre les forces du despotisme.

L'arrivée de M. le général Alvarez dans la capitale, est célébrée par des fêtes de trois jours; hier et avant-hier, des illuminations générales ont eu lieu dans la ville; beaucoup d'étrangers y ont pris part.

APPOINTEMENTS SUPPRIMÉS.—Le conseil de gouvernement a fixé les appointements présidentiels à $36,000 par an, et ceux des ministres à $6,000.

GOUVERNEURS DÉMISSIONNAIRES.—M. Marina, gouverneur de Queretaro, s'est démis de ses fonctions et a remis les rênes du gouvernement au conseiller Vidal Martinez de los Rios qui le remettra lui-même à M. Herrera y Zavala.

Le *Sans-Culotte* annonce, à la date du 2 novembre, que le bruit courait, à Morelia, que M. Ceballos avait renoncé au gouvernement du Michoacan.

L'ARMÉE.—La *Revolucion* annonce que le nombre des officiers déjà mis en disponibilité s'élève déjà à mille; que l'administrateur de l'hospice des pauvres a reçu, en conséquence une foule de demandes d'admission, et notre confrère conseille l'établissement d'une maison de bienfaisance pour donner enseignement et occupation aux hommes sans emploi.

M. LE COMMANDANT REIBAUD.—Nous apprenons qu'en récompense des services qu'il a rendus au pays, alors qu'il était investi du plus haut grade qu'il y ait dans la marine, et en compensation des persécutions qu'il a subies sous l'administration passée, le gouvernement suprême vient de nommer M. le commandant Reibaud à la commandance générale du Pacifique. Nous applaudissons vivement à cette nomination, mais il nous semble que le Mexique tirerait meilleur profit des services de M. Reibaud en l'envoyant en qualité de consul, à la Nouvelle Orléans, où les intérêts du pays ont été si déplorablement soignés depuis longtemps. M. Reibaud a des relations nombreuses à la Nouvelle Orléans; il joindrait aux connaissances qu'il a déjà des choses et des hommes de la république mexicaine, la connaissance des choses et des hommes aux Etats Unis, en Louisiane surtout; sa place est donc toute marquée dans un port où s'organisent presque toutes les opérations de flibustiers, celles, principalement, qui menacent périodiquement les frontières du Rio Bravo.

Nous nous associons au vœu qu'exprime plus haut le *Trait d'Union* au sujet de M. Reibaud. Le consulat du Mexique à la Nouvelle-Orléans serait pour ce dernier la récompense des longs services qu'il a rendus à sa patrie adoptive. M. Reibaud est d'ailleurs aimé et estimé de tout le monde à la Nouvelle-Orléans, et sa nomination serait accueillie avec faveur par toutes les classes de la population louisianaise.

CORRESPONDANCE MEXICAINE.

MEXICO, 19 novembre 1855.

Messieurs les Editeurs de l'*Abeille*,

Nous nous trouvons dans la position la plus fausse et la plus ridicule; quand le général Alvarez a été nommé président intérimaire, chacun paraissait convaincu qu'il n'accepterait pas: vous savez qu'il a accepté. Le premier moment de surprise passé, on a pensé que M. le général Alvarez renoncerait à son titre plutôt que de venir résider à Mexico, dont le climat pouvait être mortel pour lui; mais après être resté quelque tems à Cuernavaca, où il aurait voulu fixer le siége du gouvernement, où il a été amené, presque malgré lui, d'abord à San Agustin de las Cuevas, puis à Mexico. Pendant qu'il se trouvait à San Agustin, on avait même couru qu'il avait résigné, mais la nouvelle ne s'est pas confirmée. Il résulte de tout cela que, quoiqu'on en ait dit ou pensé, M. le général Alvarez s'est laissé tourner la tête par l'ambition et par son entourage, et qu'il a voulu rester président même au grand danger de sa santé, considération cependant du plus grand poids chez un octogénaire. Ses conseillers auraient voulu, pour ne pas exposer ses jours, que le gouvernement changeât de siége; aussi vous devez vous rappeler que l'on a parlé de l'établir d'abord à Iguala, puis à Cuernavaca. L'opinion publique s'est déclarée si nettement contre cette absurde innovation, qu'il a bien fallu l'abandonner; dernièrement encore, alors qu'il résidait à San Agustin, le général Alvarez semblait vouloir y rester indéfiniment, et les ministres étaient obligés d'aller faire tous les jours dix lieues, aller et retour, pour conférer avec lui. On s'est plaint de ce chef et le président, ne pouvant plus que choisir entre sa démission ou sa résidence dans la capitale, s'est enfin décidé à faire le dernier sacrifice. Jeudi dernier, il est entré à Mexico. Or, je vous le déclare franchement et sans détour: la présidence ne convient pas à M. le général Alvarez et M. le général Alvarez ne convient pas à la présidence. De là, comme je vous l'ai dit, une position fausse et ridicule qui vient encore empirer la lutte que se livrent, dans le gouvernement, les deux fractions du parti libéral: les *puros* et les modérés. M. Comonfort, l'homme le plus considérable de la situation après le général Alvarez, est modéré; la majorité des autres membres du cabinet sont *puros*; le président n'est rien du tout. C'est surtout contre le parti *puro* dans le ministère; c'était donc contre lui et M. Comonfort que la lutte était principalement engagée; M. Comonfort offrait sa démission si M. Prieto ne sortait pas du cabinet: M. Prieto offrait la sienne plutôt que de subir l'influence *modérée* de M. Comonfort. Le président, tiraillé en sens divers, n'acceptait aucune de ces démissions, et les choses restaient dans le même état, au grand détriment des affaires publiques. Cette petite comédie s'est renouvelée plusieurs fois déjà; au moment où je vous écris, M. Prieto s'est démis de son portefeuille il y a trois jours, et nous ne savons encore s'il restera ou s'il s'en ira.

Quand le portefeuille des finances est resté vacant, à la retraite de M. Melchior Ocampo, il a fallu douze jours pour trouver un ministre qui acceptât; on a pris M. Arrioja en désespoir de cause; cinq personnes auxquelles on s'était adressé avant lui avaient refusé. Nous n'avons encore ni ministre de l'intérieur, M. Arriaga, nommé à ce poste, restant à San Luis au lieu de se hâter de venir prendre possession, ni ministre de fomento, M. Degollado n'ayant pas encore déclaré s'il acceptait ou non sa nomination. Les affaires sont en suspens; rien ne se fait; tous les intérêts sont compromis; il est à craindre, si M. Prieto sort des finances, qu'il en soit de même avec son portefeuille. C'est un tohubohu gouvernemental à n'y pas croire.

M. Prieto, comme ministre des finances, n'a pas de sympathie; on le considère comme un brouillon qui touche légèrement à tout, attaque tous les intérêts, mécontente tout le monde et n'a pas de plan arrêté; mais il puise sa force dans le parti *puro* qui le soutient; de là la lutte.

Il paraît que l'un des motifs du retard apporté par le général Alvarez dans son entrée dans la capitale, était la crainte d'un pronunciamiento de la part de la garnison, appartenant tout entière à l'ancienne armée de Santa Anna; aussi la condition sine quâ non de sa venue a-t-elle été le renvoi de toute cette garnison et son remplacement par les *indios pintos* de l'Etat de Guerrero, formant l'escorte du président. C'était, je vous l'assure, chose triste et repoussante à voir que l'entrée, dans la capitale de la République, de ces hommes sans chemises, à la peau maculée, sortes de sauvages commandés par des officiers en guenilles; pauvre Mexique!

Aujourd'hui, nous avons ces *pintos* au milieu de nous; ils sont turbulents, tapageurs, mais lâches et peu adroits dans le maniement des armes; nos *leperos* avec lesquels ils se prennent souvent de querelle, et qui jouent si joliment du couteau, les tuent par douzaines; le climat ne les épargne guère d'avantage; habitués qu'ils sont aux chaleurs torrides de Guerrero, le froid relativement assez vif en ce moment à Mexico, fait de grands ravages parmi eux. Heureusement, dans leur intérêt et dans le nôtre, ces hommes ne peuvent rester parmi nous.

Chacun est ici d'accord que l'état actuel des choses ne peut durer; qu'arrivera-t-il ensuite? Dieu seul le sait.

Tout à vous, ***

FIN D'UN IVROGNE.—Dans tous les villages des environs de Paris, on connaissait un marchand ambulant de mercerie auquel ses habitudes d'intempérance avaient fait donner le sobriquet de *Père Bacchus*. Avant-hier, l'aubergiste chez lequel il logeait, ne l'ayant pas vu paraître le matin, comme il en avait l'habitude, monta dans sa chambre et le trouva mort. Près de lui étaient plusieurs bouteilles vides, et sur un meuble l'écrit suivant:

"Je n'ai que 41 ans, mais je suis bête dans la vie. Je veux, si ça se peut, mourire dans mais attributions puisse qu'on ma surnomé le père Baccusse. Je panse qu'après avoire avallé deux litre d'eau de vie, je serai mort. C'est ce que je vais faire. Si je ne suis pas nétoyer de ce coup là, je fais veut de ne plus boire. Mais ça n'est pas probable. Je désir que mon paquet de marchandise soit distribuée au povre de la commune. Et je suis seul au monde, je n'ai pas d'héritiers. Adieu.

"LE PÈRE BACCUSSE."

Le commissaire de police et un médecin constatèrent, en effet, que cet individu avait succombé à l'asphyxie produite par un excès de boissons alcooliques.

[illegible]

MORT DE M. ANTOINE BOUDOUSQUIÉ.—C'est avec un profond regret que nous venons annoncer la mort de M. Antoine Boudousquié, décédé hier à 10 heures du soir, en notre ville, après une longue et cruelle maladie. M. Boudousquié laisse derrière lui une intéressante famille, de nombreux amis et la réputation justement acquise d'un homme de bien. Le corps du défunt sera transporté aujourd'hui dans la paroisse qu'il habite et où l'inhumation aura lieu.

CHRONIQUE LOCALE.

THÉATRE ST-CHARLES.—Ce soir, au Théâtre St-Charles, "The Robbers", tragédie, traduite de Schiller, suivie du vaudeville intitulé "Hercules, King of Clubs". M. Pope remplira le principal rôle de la tragédie.

MEURTRE.—Hier, vers 7 1/2 heures du soir, un meurtre horrible a été commis dans une maison de la rue Vieille Levée, sur un Italien nommé Francisco Baracola, charpentier, demeurant encoignure Royale et St Philippe. La maison où le crime a eu lieu est connue de la police comme un repaire de voleurs et de vagabonds, et ce n'est pas la première fois que le sang y a été versé; depuis quelque temps cependant, des ouvriers laborieux y avaient été domiciliés et le logis avait pris un caractère plus respectable. [illegible]

La police, informée du meurtre, se rendit immédiatement sur les lieux, mais les habitans de la maison déclarèrent qu'ils ne connaissaient pas les meurtriers. [illegible]

LE PUITS ARTÉSIEN.—Les ouvriers ont atteint une profondeur de 500 pieds. La sonde a touché un sable grisâtre mêlé de coquilles, mais bien moins que les couches supérieures. [illegible]

SOCIÉTÉ DE BIENFAISANCE.—La société connue sous le nom de "Screwmen's Benevolent Association", célèbrera aujourd'hui son cinquième anniversaire. Un cortége se formera à huit heures du matin et, coin des rues Levée et Crossman, passera dans les principales rues de la ville et s'arrêtera au théâtre St-Charles où Mr. W. P. Noble prononcera un discours.

ENQUÊTE.—Le député coroner a pratiqué, samedi, la levée du corps d'un inconnu qu'on a trouvé flottant dans le fleuve, en face du ponton No. 16, Premier District. Le défunt était d'une taille d'environ cinq pieds sept pouces et robuste. Il portait un pantalon de cotonnade bleue, une chemise bleue à raies et des brodequins. Verdict: noyé.

VOIES DE FAIT.—Une allemande du nom de Barbette Walter fut transportée, samedi, par ordre d'un des députés commissaires des rues, de la maison qu'elle habite, rue Amour, à l'Hôpital de Charité. Son mari l'avait d'abord assommée, puis lui avait porté un coup de poignard. [illegible]

La police du Deuxième District a arrêté, samedi dernier:

Ignacio Hug, qui a assailli Jean Fénelon.—Cautionnement de $200.

—Catherine Cassidy, (connue également sous le nom de Kate De Briggs,) qui s'est oubliée au point de terrasser à coup de poing Anne Kelly, nymphe de la rue Gallatin.—En prison.

—Henry Smith, qui a administré de vigoureux coups de pied à Ned Niven, dans un café de la rue Front Levée.—Cautionnement.

—James Phillips, qui a frappé Mme McGrath à bord du bateau à vapeur Natchez.

DEVANT LA 1ÈRE COUR.—Ont été envoyés, samedi, après interrogatoire, devant la Première Cour de District:

Martin McCoy, pour s'être introduit dans la chambre de John O'Neill, dans l'intention d'y commettre un vol.—En prison, faute d'un cautionnement de $500.

—Martin Gray, pour avoir mordu Pat Nolan à la main. On a été forcé de lui amputer un doigt.—En prison, faute d'un cautionnement de $500.

[illegible]

L'AMIRAL NAPIER.—Le 29 octobre, a eu lieu une nombreuse réunion des amis de l'amiral Charles Napier, à l'institution littéraire de Borough-Road, afin d'assurer l'élection de sir Charles à Southwark. L'amiral s'est exprimé à peu près ainsi:

"Il faut poursuivre la guerre, jusqu'à ce que la Russie, à genoux, demande la paix. C'est la Russie qui doit payer les frais de la guerre. La situation des affaires, en Crimée, est très satisfaisante, et l'Angleterre est heureuse d'avoir aujourd'hui pour premier ministre lord Palmerston. (Applaudissemens.) M. Scovell, mon concurrent, ajoute sir Charles, m'a reproché mon âge..... Est-ce que lord Palmerston, par hasard, choisi par le peuple et approuvé par la reine pour diriger les affaires du pays, ne s'acquitte pas noblement de cette haute mission, et pourtant il est mon doyen de deux ans, car il est dans sa soixante-onze ou sa soixante-douzième année. Personne ne s'en plaint. Assurément l'énergie ne lui manque pas! Il faut persévérer dans ces efforts, ne pas cesser de fondre des canons et de construire des vaisseaux, afin que l'ennemi soit bien et dûment convaincu de notre ferme volonté de continuer énergiquement cette guerre. (Applaudissemens.) C'est afin de contribuer par mon vote au succès de cette politique que je sollicite l'honneur d'être votre représentant.

"Je sais que l'on compte 10,000 électeurs dans le bourg; il n'y a pas de jambes humaines qui puissent suffire à faire 10,000 visites. (On rit.) Je me transporterai dans les divers collèges du bourg, et là je haranguerai les électeurs. J'ai aussi fait préparer un certain nombre de bulletins portant cette motion: Votez pour sir Charles Napier! Tenez, en voici des échantillons. (L'orateur lance à la volée un grand nombre de ses cartes dans l'auditoire. (Hilarité générale.) Cela pourra servir, qu'en pensez-vous? (On rit.)"

Le meeting adopte une résolution qui déclare sir Charles Napier apte à représenter le bourg dans le parlement et l'assemblée se sépare.

CONDITIONS SOCIALES.

Un certain nombre de familles commencent à comprendre qu'il est absurde de jeter toute la jeunesse éclairée d'un pays dans deux ou trois professions, déjà et depuis longtemps fort encombrées; que la profession de médecin, d'avocat, de notaire, etc., ne peuvent nourrir ceux qui viennent, plus nombreux chaque jour, se mettre devant ces râteliers; qu'il y a beaucoup plus de médecins que de malades, plus d'avocats que de causes.

Ces familles comprennent que l'agriculteur grossier, ignorant, sans loisirs élevés, sans alimens pour l'esprit ne doit pas être plus vrai que n'est vrai le paysan des vieilles comédies disant "jarnigoi" ou le berger à culotte de soie vert céladon et habit gorge de pigeon de Watteau.

Ces familles mettent leur fils dans les écoles d'agriculture et se préparent à donner à la France un grand, un noble et, je l'espère, un fertil exemple.

On verra alors que l'agriculture peut et doit tenir le premier rang entre les professions libérales, et que loin d'exclure aucune connaissance indépendante, elle a besoin de toutes.

L'agriculture présente donc à la fois un avantage immense au pays et aux individus; au pays, parce que la France, entièrement et bien cultivée, est assez richement dotée pour n'avoir jamais à craindre de mauvaises récoltes, autres que celles qui ne lui permettraient pas de vendre son superflu au dehors, sans avoir jamais à subir ni même à redouter une crise alimentaire.

Aux individus, en offrant un refuge et un asile heureux et honorable à tant de jeunes intelligences, à tant de jeunes forces imprudemment et follement jetées aujourd'hui sur des routes encombrées et sans issues, et sur des prêts insuffisantes.

Cette impulsion est donnée; il faut que tous les esprits sains l'entretiennent et l'accroissent; il faut remettre les choses en leur vraies places,—elles n'y sont guères,—et rendre aux mots leur véritable signification. Il faut s'honorer du nom de paysan et le rendre de plus en plus honorable. Le citadin est l'habitant des villes; le paysan est l'habitant du pays; il est le pays lui-même.

Il faut que l'homme qui consacre sa tête et ses bras à la terre soit armé certain de rencontrer l'estime et la considération qu'il mérite pour ne plus chercher des synonymes, et s'appeler horticulteur, comme on fait aujourd'hui, au lieu de jardinier, vieux mot français qui vaut bien le nouveau mot latin, et présente à l'esprit des idées si riantes et si saines.

Nous voici à la question que j'ai promis de soulever.

Donc, plusieurs familles, de celles qui ont tous les droits à voir leurs membres exercer des professions libérales, ont placé leurs enfans dans les écoles d'agriculture; ils en sortiront officiers utiles et distingués; mais, dès le commencement de leur carrière, ils trouveront un obstacle qui mérite qu'on s'en occupe.

Il faut que l'agriculteur se marie jeune; il a besoin d'une compagne qui s'associe à ses travaux et soit le charme de sa vie. L'isolement où le place l'exercice de sa belle profession ne met à sa disposition que les inspirations complètes et sérieuses joies de la famille. Et bien l'agriculteur dont nous parlons, l'agriculteur instruit, dont l'esprit cultivé se [illegible] de fleurs et de fruits, trouvera difficilement à se marier convenablement.

Il certains bons esprits commencent à voir ce qu'il y a de sable, d'élevé, d'indépendant dans la profession d'agriculteur, je doute que l'on ait rien fait jusqu'ici pour faire naître et cultiver ces sentimens et ces idées dans l'esprit des femmes. Une jeune fille de la bourgeoisie rêve de devoir la femme, d'abord d'un homme riche, puis d'un médecin, d'un avocat, d'un notaire. Si vous lui parlez d'un agriculteur, elle fera des mouves dédaigneuses et ira pleurer dans sa chambre.

De sorte que notre jeune agriculteur n'aura à choisir que parmi les filles qui feront galerie et tapisserie, et qui se verront exposées à coiffer Ste. Catherine. De sorte que, dans l'état actuel des idées, le jeune agriculteur sera considéré comme un "pis-aller," et ne verra sa recherche accueillie que lorsqu'on sera sûre de ne plus voir se présenter de notaire, d'avocat ou de médecin, ou même de riche industriel.

Cela n'est qu'un des côtés et un des points de vue de la question.

Toute jeune fille bien élevée est toute prête à remplir convenablement les fonctions de femme d'un médecin, d'un notaire, d'un avocat, d'un négociant.

Il n'en est pas de même des fonctions de la femme d'un agriculteur. Il faut pour les exercer avoir certaines connaissances.

Il faut qu'elle partage les goûts de son mari, qu'elle comprenne la grandeur, la noblesse et l'indépendance de sa profession, et qu'elle en soit fière. Il faut qu'elle connaisse les grands et les petits bonheurs de cette noble vie des champs, et qu'elle ne la prenne pas pour un exil.

Il faudrait ensuite qu'elle fût en état de surveiller une ferme et une nombreuse famille de serviteurs et de domestiques; qu'elle pût diriger la basse-cour, suppléer son mari pour les ordres à donner dans les absences ou pendant la maladie du maître; ce qui ne l'empêcherait nullement de dessiner si elle le voulait, et surtout d'avoir son piano, de faire de la musique, de chanter, de lire; en un mot, d'avoir tous les plaisirs intellectuels.

Mais le jeune agriculteur, qui d'abord aura été pris faute de mieux, non-seulement ne trouvera pas dans sa jeune femme ces connaissances utiles, qu'un besoin il pourrait lui procurer lui-même, mais il ne rencontrera pas le désir de les acquérir. Sa femme au lieu de lui être un aide et un bonheur, sera un obstacle et un chagrin.

Les jeunes filles rêvent aujourd'hui la position bizarre et anormale qu'ont les femmes de la classe dite bourgeoise. Les maris travaillent et les femmes n'ont d'autre souci que de s'habiller, de se déshabiller et de babiller. Elles sont d'une condition supérieure à celle de leurs maris, qui sont des ilotes obligés de travailler et de faire pis pour les entretenir dans un luxe qui est toujours tellement croissant que l'on abandonne les professions correctes, qui ne peuvent plus nourrir les familles, et que l'on se jette dans un jeu effréné, déguisé sous le nom d'affaires.

Les femmes ont la situation commode peut-être, mais peu honorable, de jolis animaux que l'on nourrit pour le plaisir des yeux, des ouistitis, des bengalis, ou de petits chiens bichons, ou pis encore, de filles entretenues.

Or, il n'est pas difficile de remarquer que l'empressement pour les deux noeuds de l'hyménée, vieux style, s'en va fort diminuant de la part des hommes, et que, si elles n'étaient retenues par la bienséance et la fierté, ce serait au tour des femmes de témoigner par leurs gestes qu'elles manquent de maris, comme les Romains du ballet des *Sabines* faisaient savoir au public qu'ils manquaient de femmes.

On dit bien encore aux filles, moins qu'aux femmes cependant, parce que celles-ci ne peuvent prendre leurs admirateurs au mot; on dit bien encore aux filles qu'un de leurs regards vaut toutes les mines de l'Australie, qu'on est prêt à se faire tuer pour un sourire, que baiser le bas de leur robe est un rêve dont on n'ose presque pas imaginer l'accomplissement, que l'or n'est rien auprès de leurs cheveux blonds, que les perles sont moins que rien auprès de leurs dents, que leurs yeux bleus ont plus de charmes et surtout plus de prix que les plus belles turquoises, etc.

Mais, par exemple, si la jeune fille répondait: "Eh bien! prenez ces cheveux d'or, ces dents de perle, ces yeux de turquoise, ce sourire à perpétuité, etc.; prenez cela pour vous seul, prenez-le pour toujours," on leur dirait: "Minute, mademoiselle. Combien monsieur votre papa me donnera-t-il d'argent pour que je consente à entrer en possession de tant de charmes et d'un si grand bonheur?"

Et malheureusement cette avarice masculine, qui autrefois était une chose honteuse et justement vilipendée par les poëtes, est devenue aujourd'hui parfaitement raisonnable.

En effet, supposons que la jeune fille réponde et dise:

"Mais vous parlez maintenant de richesse! Que parlez-vous donc tout à l'heure de mes cheveux d'or, de mes yeux de turquoise, de mes dents de perle, tous trésors dont le moindre était, disiez-vous, plus désirable que les mines de l'Australie!

"J'en parlerais volontiers encore, mademoiselle, si vous vouliez bien n'avoir jamais d'autre parure, d'autres or, d'autres perles, d'autres turquoises, que vos cheveux, vos dents et vos yeux. Je consentirais encore à les faire entrer dans le chiffre de la dot, si vous vouliez ne pas prendre dans des riches voitures ces dons précieux de la nature."

Le monde et le mariage ressembleraient bientôt, à un bal où il n'y a pas assez de cavaliers.

Ce serait donc trouver un débouché que d'élever des femmes pour les agriculteurs, en même temps qu'on commence à élever des agriculteurs intelligens, savans, distingués.

Lesquels feront de l'agriculture la plus noble et la plus indépendante des professions (c'est à dessein que je me répète), et aussi une des plus lucratives; une profession de ce qui fait une partie du luxe des autres professions, luxe laborieusement acquis.

Les beaux jardins, les beaux chevaux, une table abondante font partie pour ainsi dire du mobilier nécessaire de l'exploitation.

Il faudrait d'abord inspirer aux jeunes filles le goût de la vie des champs. Pour cela il suffit de la leur faire connaître. Ce n'est que par ignorance qu'on ne préfère pas cette vie à toutes les autres.

Il faudrait leur donner certaines connaissances indispensables.

Sans négliger les arts d'agrément, surtout la musique, repos, joie et fête de la maison.

Après tout, supposez qu'une jeune fille élevée ainsi n'épouse pas un de ces heureux, nobles et riches paysans que je rêve et qui ne se réalisent pas encore, elle aura toujours fait un trésor de toute autre vie qu'elle aura plus tard, toute autre mari qui aime bonne ménagère, sage, économe, en même temps qu'une femme modeste, sensée et agréable.

ALPHONSE KARR.

Décédé hier à dix heures du soir, à l'âge de 55 ans, M. ANTOINE BOUDOUSQUIÉ.

Arrêtez cette affreuse toux!

Il est l'avertissement de la nature à l'approche de cet ennemi perfide, la consomption. [illegible] Le SIROP de DAVIS [illegible]

A vendre en gros et en détail par J. WRIGHT, No 151 rue de Chartres.

Les Vers! Les Vers!

Il y a plusieurs théories sur l'origine des vers et cependant les médecins ne sont pas encore accordés sur ce point. [illegible] VERMIFUGE du Dr McLANE [illegible]

A vendre par SCOVIL & MEAD, 111, rue de Chartres.

Guérison des Hémorroïdes. [illegible]

WM. J. ATWOOD.

J. WRIGHT & CO, 151, Chartres, N.-O.

CHANGEMENT DE DOMICILE.
G. LAVIE.

L'HONNEUR de prévenir ses amis et le public en général qu'il a transporté son magasin d'objets de fantaisie et d'articles pour hommes, de la rue de Chartres No 4 au No 21 dans la même rue. 26 nov

COLCORAME!
SPECIFIQUE INFAILLIBLE POUR LA GUÉRISON DES CORS AUX PIEDS.
SEUL DÉPÔT A LA NLLE-ORLÉANS, CHEZ G. LAVIE, rue St Charles, No 21,
Entre Canal et Commune. 26 nov

G. LAVIE,
RUE ST CHARLES, No. 21,
Entre Canal et Commune.

VIENT de recevoir un grand assortiment d'articles de toilette et de nouveauté, [illegible] qui seront vendus aux prix les plus modérés: [illegible]

Ainsi qu'un magnifique assortiment d'objets de fantaisie et de la dernière nouveauté. 26 nov

Le navire CHAMPION [illegible] BAXTER, LOWELL & Co.

Le navire MINERVA, capitaine Dubos, venant de Bordeaux, est en déchargement en face de l'Hôtel des Monnaies, 3ème district. [illegible] BAXTER, LOWELL & Co.

SOIERIES, MANTEAUX, BRODERIES.

P. & S. REILLY offriront en vente aujourd'hui, LUNDI, et les jours suivants, un grand fonds [illegible] SOIERIES, CHALES, MANTEAUX, MANTELETS, BRODERIES. [illegible]

P. & S. REILLY, encoignure Canal et Royale

FAURES & NORMAN,
22 et 26, RUE ROYALE, ENCOIGNURE ROUANE, Importateurs de vins, eaux-de-vie, liqueurs et conserves, et marchands de comestibles en gros et en détail. 26 nov

MUSIQUE NOUVELLE.

F. E. BENOIT, marchand de musique et d'instruments, rue de Chartres, 78, entre Conti et Bienville, a l'honneur de prévenir les amateurs qu'il vient de recevoir [illegible]

LION & PINARD,
66 et 68, rue Royale, encoignure Bienville,
VIENNENT de recevoir par le navire Johannisberg un assortiment considérable de marchandises nouvelles. [illegible]

Commissions pour New York et pour la France.
LION & PINARD. 26 nov 66 et 68, rue Royale, enc. Bienville

PAPIERS PEINTS.

DELCROIX, 168, rue de Chartres,
APPELLE l'attention des acheteurs sur son bel assortiment de papiers peints. [illegible]

ATTENTION.

Vente à l'encan par J. A. Beard & May. [illegible]

GRAINES DE JARDINAGE.
NOUVELLE RÉCOLTE DE 1855. [illegible]
A vendre par B. BOUX, No. 22, rue Conti, Entre Chartres et Vieille Levée.

A LA COQUETTE.
Mme A. FLANDRAIN,
Fabricante de corsets,
Rue Royale No 260. [illegible]

MAGASIN DE CUIRS.
Rue de Chartres, No 81.
LEON PIERRE & Cie. [illegible]

RACHEL
Son répertoire classique,
RACINE ET CORNEILLE [illegible]

1856!
ALMANACH—[illegible]

Yor Hobert & Cie.
NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES. [illegible]

DÉPÔT DE DRAPS DE BELLARD. [illegible]

LE Dr T. ANFOUX. [illegible]

FERRIS FRÈRES. [illegible]

MAGASIN DE TAPIS. [illegible]

P. DUREL & Co. [illegible]

47 RUE DE CHARTRES 47 [illegible]

H. L. BOGER, J. P. KLAENER, J. KRAMER. [illegible]

AVIS.
Agence de la Compagnie d'Assurance Mutuelle du Soleil. [illegible] THOMAS FLOD, Agent.

Docteur ADOLPHO BECKEWISCH,
Medico y Cirujano. [illegible]

CITY HOTEL, NLLE-ORLEANS. [illegible] R. S. MORSE, Propriétaire.

E. DURAND,
IMPORTATEUR DE
PORCELAINE et CRYSTAUX. [illegible]

Magasin à bon marché de HARBY.
185 RUE DU CAMP. 185 [illegible] HORACE HARBY.

Soieries et Marchandises Sèches de fantaisie.
J. G. PEPPARD & CO.,
56, RUE GRAVIER,
Ont maintenant en magasin leur NOUVEAU STOCK DE SA SON. [illegible]

C. CARRERE,
QUINCAILLERIE DES DEUX MARCHÉS. [illegible]

BUREAU DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE DE LA LOUISIANE A LA NOUVELLE-ORLEANS. [illegible] M. P. JANVIER.

M. CLOSTERMANN & Co.,
44, rue de Chartres. [illegible]

VICTOR,
RUE ST CHARLES, No. 18. [illegible]

BOUCHAUX FRÈRES,
167 et 169, rue Vieille Levée. [illegible]

MAGASINS DE MODES.

Madame POYARD, arrivant de Paris, a l'honneur de prévenir les dames qu'elle vient de recevoir un riche et bel assortiment de haute nouveauté [illegible] 157 rue de Chartres, encoignure Toulouse.

No 17 rue de Chartres.
MODES ET NOUVEAUTÉS.
Mme ROBERT [illegible]

Mlle SOPHIE,
Successeur de "GAYET". [illegible]

Grande réduction de prix. [illegible] MADAME HALWEIS [illegible]

MADAME ALBERT [illegible]

No. 34, rue de Chartres, encoignure Dumaine.
OLYMPE & Co. [illegible]

GRANDE RÉDUCTION DE PRIX. [illegible]

MODES! MODES!
A l'instar de Paris.
MADAME DURAND,
Rue Royale 187, entre Toulouse et St-Pierre. [illegible]

MAGASIN A BON MARCHÉ. [illegible]

No 60 rue de Chartres, entre Dumaine et Bienville.
SOPHIE, successeur de A. MANSUY. [illegible]

MAGASIN DE DENTELLES.
Mme P. LAFARGUE. [illegible]

SANGSUES.............SANGSUES.
L. PROVOST,
Rue Bourbon 173, entre Toulouse et St-Pierre.
28000 SANGSUES [illegible]

L. PERROT & Co.,
Rue Royale [illegible]

Changement de domicile. [illegible]